

Jacques Lèbre, *L'immensité du ciel*, La Nouvelle Escampette, 2016.

Par Judith Chavanne

« Le monde est plein de voix qui perdirent visage », écrivait Supervielle, qui évoquait le tourment des défunts réduits à rien qu'un souvenir vague, inquiets de trouver refuge et survie auprès des vivants dont ils auraient volontiers habité le corps à nouveau, auxquels, du moins, ils auraient aimé rappeler leurs traits, leur visage avec plus de netteté qu'ils ne le font souvent.

C'est une même compassion qui anime Jacques Lèbre pour les âmes exilées de ce monde, dont il tente d'inventorier et d'évaluer les possibilités de demeurer sous telle ou telle forme après leur mort. Car il y a chez l'humain un entêtement à vivre dont témoigne le processus du souvenir : « ce sont des choses, des évènements et des moments/ qui ne veulent pas mourir et qui demandent asile à la porte de notre mémoire ». D'autant plus vivement frappe à cette porte le souvenir de ceux qui ne sont plus, apparemment, de ce monde ; c'est dans la fulgurance d'une réminiscence, lorsqu' « un moment ricoche sur l'autre », que ce souvenir s'impose, comme pour nier l'évidence d'une fin.

Sans ambiguïté, Jacques Lèbre récuse la promesse d'une résurrection des corps, sur le mode polémique et tragique d'une part (« Et comment ressusciteront-ils/ ceux qui n'ont même plus de squelette, /ceux qui ne sont plus que cendres ? »), burlesque d'autre part : « une résurrection collective risque de poser des problèmes/ de place, d'hygiène, toutes les générations parquées ensemble, / tassées dans un métro à l'heure de pointe ».

L'hypothèse de la métempsychose retient davantage l'attention du poète qui envisage « le dernier souffle d'un mourant » revenant « se poser dans le giron d'une naissance ». Pour autant, cette hypothèse ne le rassure pas vraiment car, en dernière analyse, l'âme réfugiée dans une enveloppe animale est recluse, et seule : elle « suffoque ». En effet, nos mains jamais ne l'atteignent lorsqu'elles caressent la bête : l'âme, elle, « reste dans la détresse ».

Il paraît certes plus raisonnable au poète d'imaginer la survie de l'âme dans le grain et l'air de ce monde : « dans la balle de lumière que lance une fenêtre qu'on ouvre par une belle matinée de printemps », ou dans les sucus puisés en terre par un sycamore en quête de croissance. Mais cette éternité-là doit prendre acte d'une perte : la dissolution du corps nous prive, sinon de toute matérialité, des sens et de la sensualité qui nous permettent de jouir de cette matérialité :

QUESTION

Mais que ferais-je de l'éternité
sans cette petite cuillère en argent
que j'utilise depuis si longtemps
(elle est ma préférée)
pour remuer le sucre fondu
(entre temps je bois du vin)
dans la tasse ou le bol de café ?

Dans ce dernier recueil comme dans les précédents, Jacques Lèbre semble n'avoir pas quitté pour ainsi dire le saisissement que provoqua la mort la première fois qu'au sortir de l'enfance on en eut conscience, chacun essayant alors, mais avec tant de peine, d'imaginer qu'il en viendrait à perdre sa corporéité.

Le travail du poète consiste cependant à apprivoiser cette révélation stupéfiante ; aussi cherche-t-il en ce monde une équivalence de notre devenir qu'il trouve dans le vent : informe cherchant vague forme en de « simples paroles » qui puissent « articuler son souffle », le vent devient le symbole des âmes en peine et en quête d'un semblant d'existence. Le titre du recueil de Jacques Lèbre est donc profondément ambigu ; confiant et heureux en apparence, la gloire qu'il suggère est en fait dissolution et perte : si les cendres éparpillées du défunt se confondent avec l'air, le ciel et son immensité, elles consistent néanmoins en un appauvrissement, comme le suggère le participe passé du vers d'où est extrait le titre du recueil : nous ne serons en effet jamais que « réduits à l'immensité du ciel ».

C'est donc un livre de deuil que ce dernier opus de Jacques Lèbre : deuil des illusions, mais aussi d'un être proche, très proche même, le père du poète. De sorte que la méditation sur la mort ouvre sinon exactement sur un portrait, du moins sur une évocation : un homme « dans une combe » humide à l'intérieur du bois « mésange au loin, rouge-gorge », parti à la cueillette aux champignons ; ou bien le même homme « au bord de l'eau », qui attend qu'un poisson morde à l'hameçon, auprès duquel l'enfant s'initie à une patience, dont, devenu poète, il saura tirer le meilleur des poèmes. Tout en

restituant, discrètement, la mémoire du défunt, Jacques Lèbre s'interroge sur son dernier instant, l'instant fatal et insaisissable. Poignante réflexion à travers laquelle le poète en vient à se demander si chacun connaît une mort à l'image de sa vie, si le pêcheur est finalement lui-même hameçonné à l'instant ultime.

Mais si la mort occupe la parole et les pensées du poète, elle n'a pourtant pas le dernier mot. L'articulation des sections de ce recueil témoigne de la démarche de Jacques Lèbre : sonder la mort, ce ne peut être que pour goûter mieux à la vie, mieux retrouver le et les vivants. Et puisqu' « il n'y a pas d'autres paradis » que « le globe terrestre », Jacques Lèbre exprime le bonheur qu'il ressent à arpenter les chemins, à admirer édifices ou oiseaux, selon, à se trouver en lieu circonscrit de ce monde, dans une cour, par exemple, entre « les plantes arrosées, l'eau du bassin » et la proximité des chardonnerets. Ancrée de la sorte, c'est alors que la vie peut être éprouvée, avant que la mort ne la réduise à rien de plus « que le souffle du vent ». C'est alors aussi que la prière du poète reçoit son sens et sa résonance pleinement pathétiques ; dans cette ultime apostrophe à un oiseau par lequel le recueil se clôt, on entend bien, si l'on en doutait encore, que l'interrogation du poète sur la mort n'a d'égal que son attachement à la vie : « Chardonneret,/ suspends notre dévalement vers la mort », implore Jacques Lèbre , « sur les lignes mélodieuses de ton chant ».

Judith Chavanne